

Les
PETITES
FUGUES



Agence Livre
& Lecture
Bourgogne-
Franche-Comté

Les Petites Fugues, festival littéraire itinérant
du 14 au 26 novembre 2022

Mariette Navarro



© Philippe Malone

Biographie

Mariette Navarro est née en 1980. Elle est dramaturge et intervient dans les écoles supérieures d'art dramatique. Depuis 2016, elle est directrice avec Emmanuel Echivard de la collection Grands Fonds des éditions Cheyne, où elle est l'auteure de deux textes de prose poétique, *Alors Carcasse* (2011, prix Robert Walser 2012), *Les Chemins contraires* (2016). Et chez Quartett de 2011 à 2020, des pièces *Nous les vagues* suivi de *Célébrations*, et de *Prodiges*, *Les Feux de poitrine*, *Zone à Étendre*, *Les Hérétiques*, *Désordres imaginaires*.

Ultramarins est son premier roman.

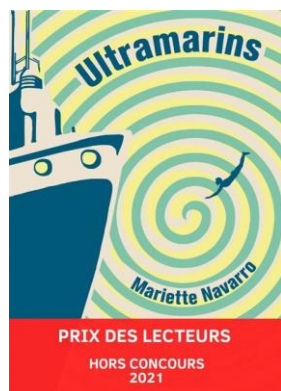
Blog de l'autrice : <http://petit-oiseau-de-revolution.eklablog.com/>

Bibliographie sélective

- *Ultramarins*, Quidam éditeur, 2021
- *Les désordres imaginaires*, Quartett, 2020
- *Zone à étendre*, Quartett, 2018
- *Les Chemins contraires*, Cheyne éditeur, 2016
- *Les feux de poitrine*, Quartett, 2015
- *Prodiges®*, Quartett, 2012
- *Alors Carcasse*, Cheyne éditeur, 2012

Présentation des ouvrages

Ultramarins, Quidam éditeur, 2021



« Ils commencent par là. Par la suspension. Ils mettent, pour la toute première fois, les deux pieds dans l'océan. Ils s'y glissent. À des milliers de kilomètres de toute plage ».

À bord d'un cargo de marchandises qui traverse l'Atlantique, l'équipage décide un jour, d'un commun accord, de s'offrir une baignade en pleine mer, brèche clandestine dans le cours des choses. De cette baignade, à laquelle seule la commandante ne participe pas, naît un vertige qui contamine la suite du voyage. Le bateau n'est-il pas en train de prendre son indépendance ?

Ultramarins sacre l'irruption du mystère dans la routine et l'ivresse de la dérive.

Extraits de presse

Article publié dans le quotidien *Libération*, septembre 2021, par Frédérique Fanchette

Ce n'est pas un passage de ligne, un baptême-bizutage comme en connaissent les marins quand on change d'hémisphère, mais une épreuve inédite, voulue par un équipage entier. Et c'est la plus belle invention de ce premier roman. Vingt hommes à la mer, ou peut-être vingt-et-un. Vingt marins nus, d'abord dans des canots puis dans les flots, avec des kilomètres de profondeur sous eux, à des centaines de kilomètres de toute terre. Sur le cargo à l'arrêt en plein océan, qu'ils ont provisoirement déserté, il ne reste plus qu'une personne, la seule femme, la commandante. Elle a étonnement autorisé ce bain de mer vertigineux, cet accroc dans la vie réglée du bateau, et seule à bord, elle est l'unique lien qui peut leur permettre de renouer avec le fil des jours, leur routine de marins. Ils ont confiance en elle.

Quand ils reviennent sur le cargo, en grimpant aux échelles, c'est comme si le cours du temps s'était déréglé. Quelque chose ne tourne pas rond. Ils étaient partis à vingt. Ils sont, semble-t-il, vingt-et-un dorénavant. Qui est ce marin surnuméraire ? Dans cet équipage de différentes nationalités, monté à la hâte, mini Babel flottant, débusquer l'intrus, s'il existe réellement, n'est pas la priorité. Juste l'amorce d'une inquiétude. Le doute gagne, des bizarreries affectent la salle des machines. Le bateau que la commandante personnalise volontiers – il a un cœur énorme et rouge –, se met à ralentir inexplicablement.

Des histoires mystérieuses se rappellent au souvenir de l'équipage. Et d'abord celle qui a coûté sa carrière au père de la commandante, commandant lui-même. Pourtant on s'aperçoit vite que ce ne sont pas des vaisseaux fantômes qui hantent le roman mais plutôt des livres fantômes. Déjà le titre. *Ultramarins* renvoie peut-être à *Ultramarine* de Malcolm Lowry. À un moment la mer est « une hémorragie », rouge « dans les derniers rayons du soleil » : et comment ne pas penser à *Moby Dick*, et au combat sauvage avec le cachalot. En plein Atlantique, l'autrice fait surgir une épaisse brume venue de nulle part. Et l'on revoit le « rideau blanc », à la fin des *Aventures d'Arthur Gordon Pym* d'Edgar Poe. Ce premier roman où les sensations sont décrites avec la précision dont on userait pour décrire un paysage est l'aboutissement d'une résidence d'auteurs en 2012 à bord du cargo *Fort Saint-Pierre* de la CMA-CGM. Mariette Navarro, dramaturge et poète, prouve ici que son imagination a le pied marin.

Article publié dans le magazine *Les Inrockuptibles*, septembre 2021, par Sylvie Tanette

Avec *Ultramarins*, Mariette Navarro signe un premier roman délicieusement déstabilisant.

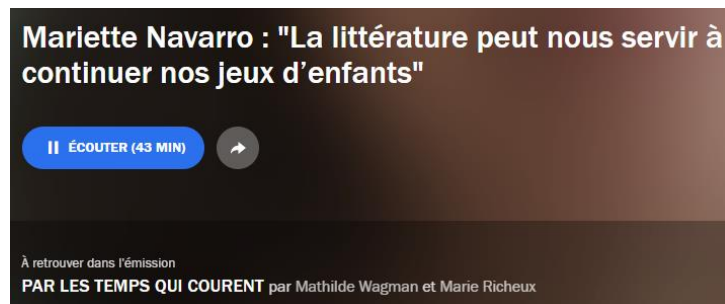
Un cargo au milieu de nulle part sur l'Atlantique, et à part la commandante, l'équipage est uniquement composé d'hommes. Un jour, elle leur donne l'autorisation d'arrêter les machines, de descendre un canot de sauvetage et de se baigner dans l'océan durant une heure. Quand ils remontent à bord ils sont saisis d'un doute : n'ont-ils pas ramené un marin supplémentaire ? Dès lors, des phénomènes inexplicables se produisent, et le cargo semble animé de la capacité à décider lui-même de sa vitesse et de sa destination.

En instaurant une subtile angoisse à la limite du fantastique, Navarro échappe aux genres et aux clichés. Tout est surprenant dans ce premier roman, depuis son sujet, son atmosphère, et surtout son personnage principal, cette héroïne qui règne en cheffe incontestée sur ses subalternes masculins. Rationnelle et efficace, la jeune femme doit sa place à son travail acharné, ne transige avec rien et organise la vie sur le bateau selon un protocole ultra-rigide. Mais ce petit accroc aux habitudes, laisser une heure de liberté à ses hommes, va la déstabiliser et révéler ses propres failles.

Enfin ce roman est avant tout remarquable par sa phrase poétique, et la confrontation entre une écriture qui sait approcher au plus près de sensations et pourtant décrit à merveille la réalité brute de ce monstre de mécanique qu'est le cargo.

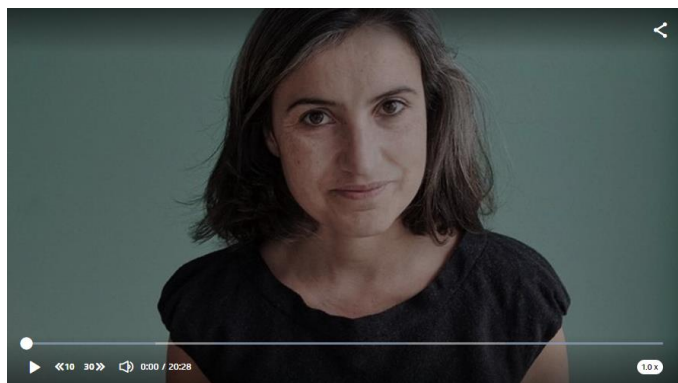
Extraits vidéo

Interview de Mariette Navarro sur *France Culture* dans l'émission « Par les temps qui courent », décembre 2021, par Mathilde Wagman et Marie Richeux



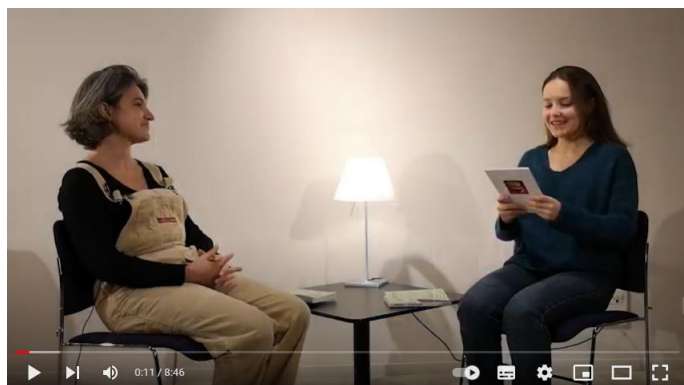
[Écouter le podcast](#) (durée : 43 minutes)

Interview de Mariette Navarro sur *RTS* dans l'émission « Qwertz », août 2020, par Sylvie Tanette



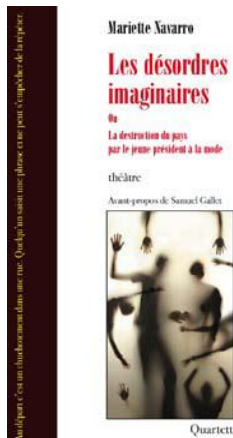
[Écouter le podcast](#) (durée : 20 minutes)

Interview de Mariette Navarro sur la chaîne YouTube « La Bibliothèque de Poche », janvier 2022, par Lola Moreau



[Voir la vidéo](#) (durée : 8 minutes)

Les désordres imaginaires, Quartett, 2020



Un texte-gigogne autour de la surveillance des citoyens (et des artistes en particulier), des injonctions qui leur sont faites. Il y sera question de censure, d'auto-censure, de la difficulté de monter un projet collectif, d'émergence, de performance, de prudence, de confiance, d'un Président qui gouverne en s'immisçant dans l'imaginaire de la population, de caméras dans les arbres, de surveillants infiltrés, d'une rumeur persistante et d'une foule que personne ne comprend et dont personne ne sait quoi faire. Et d'un mystérieux document intitulé "La destruction du pays par le jeune Président à la mode".

Extrait de presse

Chronique publiée dans *L'avant-scène*, juillet 2021

Le texte de Mariette Navarro évoque la surveillance des citoyens et des contraintes qui leur sont imposées par une République de plus en plus abusive. L'autrice fait parler tour à tour le Président et des artistes afin de rappeler des réalités saisissantes. Elle écrit les lois oppressives, l'incompréhension, la censure et l'auto-censure, la difficulté à faire naître un projet collectif et artistique, la surveillance abusive de la population et l'immersion d'un Président dans l'imaginaire de ses concitoyens.

La pièce, comme un cri d'alerte, entraîne le lecteur dans une histoire presque dystopique mais dont il découvre qu'elle est la sienne.

Zone à étendre, Quartett, 2018



J'ai vu les rassemblements sur les places. J'ai vu les premiers départs vers la forêt. La façon dont quelque chose basculait avec le plus grand calme. Chapeau, d'ailleurs, pour le calme. Pas évident, quand on nous prend à ce point-là pour des idiots ou des esclaves. J'ai bien vu comme en face ils perdaient leurs moyens. Plus personne à diriger. J'ai trouvé cette idée géniale, moi qui n'ai pas beaucoup d'idées. Ne pas casser la machine, mais la laisser tourner à vide. Quitter le jeu. Bien vu. Un peuple entier qui glisse entre les doigts, qui se fond dans une forêt. Un peuple entier qui tourne le dos. J'ai eu envie d'être quelqu'un de ce peuple. J'ai eu envie de vous aimer.

Extrait de presse

Article publié dans le magazine *Le Matricule des Anges*, avril 2018, par Patrick Gay-Bellile

Cela commence comme un fourmillement, une démangeaison, une impatience. Une urgence. La sensation qu'il ne faut plus rester là. Le constat est clair : « On ne peut pas se contenter de

l'émeute. On ne peut pas se contenter de la plainte et du constat ». Plus tard, peut-être, ce sera trop tard. Autour, tout bouge, se prépare, discute et semble vouloir se mettre en route. Les voix chuchotent dans la nuit, les petits bruits annoncent le départ, il règne comme un air de conspiration. Alors bien sûr, il faut se joindre au mouvement, ouvrir les yeux, sentir que le moment est venu et qu'il convient d'atteindre la grande forêt, pour s'y fondre, devenir arbre à son tour et rejoindre la clairière. Mariette Navarro nous demande dès le début, de lui faire confiance. Elle ne sait peut-être pas où va son texte, mais elle sait qu'il est une nécessité : « Et l'écriture ne savait plus comment suivre. Et l'écriture, comme la vie, ne savaient pas où aller. Quelle forme prendre maintenant. Et comment faire, pour ne pas être en retard sur le présent, et encore moins sur le futur », dit-elle sur son blog dont le nom est à lui seul tout un programme : Petit Oiseau de Révolution. Car trop d'événements arrivent, se télescopent, se frôlent et se ressemblent pour qu'il y ait là une simple coïncidence. Ces zones menacées qu'il faut défendre, ces nuits passées debout, l'envie de retrouver un monde naturel, de reprendre sa place entre fougères et coccinelle, entre la source et le renard, ce petit renard qui piaffe à l'intérieur et demande à sortir.

Le texte parle d'un mouvement et dans le même temps il est ce mouvement. Il espère un monde nouveau, mais il est aussi ce nouveau monde. Le chemin devient petit à petit familier, passé les premiers obstacles. Ce sont des retrouvailles. « On ne peut plus se perdre. Tous les chemins mènent à la clairière ». Car le monde nous appartient et nous appartenons au monde. Et il faut soudain donner corps à ces envies impérieuses ; elles sont comme un rendez-vous, une promesse faite il y a longtemps et qu'il faut maintenant tenir. Sentir que l'on n'est pas seul, et que pour changer le monde il faut d'abord se changer soi, surmonter des peurs, vaincre des fatigues, affronter des évidences, et puis être modeste : « Nous ne sommes pas des découvreurs, des pionniers, ni des fondateurs. Pas des héros. (...) Nous traçons une petite brèche dans le monde. Un endroit pour le calme ». Une fois dans la clairière, il convient de le bâtir ce monde. Prosaïque. « Est-ce qu'il faut construire soi-même sa cabane ? Oui. Et il faut la détruire quand on s'en va ». Un marteau, une poignée de clous, échafauder une cabane ou se loger en haut des arbres. Dormir à même la terre ou partager un logement. S'organiser. Monter un hôpital de campagne. Venir en aide à l'enfant tombé de l'arbre. Certains craquent et repartent, mais l'utopie bat son plein : les militaires venus déloger les indésirables seront touchés par la grâce et repartiront en ville, « un peu rêveurs et mystérieux, et ne raconteront rien ».

Le texte pourrait sembler naïf, simpliste et trop joyeux, l'histoire trop évidente pour être tout à fait honnête et relever d'un projet baba cool de retour à la nature, entre tisanes et méditation. Mais la poésie s'en mêle et va bien au-delà.

Zone à étendre est un conte, une histoire à entendre le soir sous les étoiles ou dans un duvet bien chaud tandis qu'il neige à l'extérieur. Dans cette histoire, il y a de la magie, du rêve, Shakespeare et des rayons de soleil. Il y a Thoreau et sa vie dans les bois et des enfants qui jouent et nous aident à refaire le monde. Mariette Navarro nous entraîne au creux de ses rêves, les rêves de ceux qui ont envie de changement, d'un monde qui aurait retrouvé des couleurs, et qui, pour ne pas être en marche, conviennent néanmoins de se mettre en route. Faire le grand ménage dans les têtes d'abord. Changer de monde et d'apparence afin que le jour venu de la grande évacuation, les bulldozers ne trouvent rien. « Et même après mission bétonnage, c'était encore la forêt ». Car la forêt est indestructible. Et nous en sommes les arbres. Merci Mariette Navarro, votre texte pourrait faire chanter nos lendemains.

Extraits vidéo

Interview de Mariette Navarro sur le site « theatre-contemporain.net », juin 2018

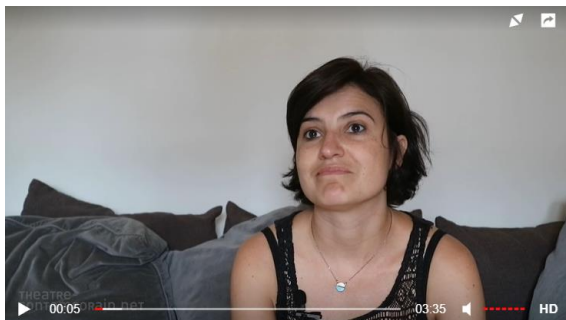
La genèse :



[Voir la vidéo](#) (durée : 1 min)

Interview de Mariette Navarro sur le site « theatre-contemporain.net », juin 2018

Les personnages :



[Voir la vidéo](#) (durée : 3 min)

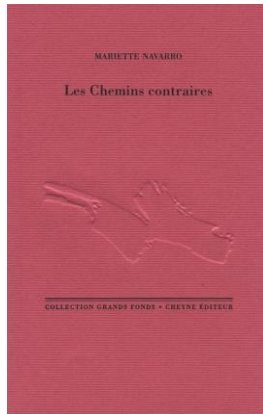
Interview de Mariette Navarro sur le site « theatre-contemporain.net », juin 2018

Les sources d'inspiration :



[Voir la vidéo](#) (durée : 1 min)

Les Chemins contraires, Cheyne éditeur, 2016



La soumission ou la vie ? Deux voies opposées où l'une mène droit à la résignation les laissés-pour-compte d'un monde qui leur est en tout hostile, quand l'autre, à la suite d'une sorte de clochard céleste, joyeusement rebelle, ouvre des chemins de traverse.

IL, d'un doigt, fait s'arrêter la pluie.

Il y a un peu trop longtemps que cela dure, IL dit, le permanent automne même en avril, alors IL lève la main comme on menace et par hasard ça marche et ça se tait, l'eau dans les rigoles. IL, alors, fait s'entrouvrir les nuages, pointe toujours de l'index pour voir et, chatouillant la brume, fait l'éclaircie et bâille, on va pouvoir sécher tout ça et ce sera déjà pas mal.

Extraits de presse

Article publié dans la revue *Dissonance*, avril 2017, par Anne Vivier

C'est une trajectoire qui sans faire de bruit s'enfonce dans la glace et, dans la chaleur du soleil, reprend son envol. C'est un mystère textuel, un miroir aux multiples facettes, un insaisissable poème en prose composé de deux parties radicalement opposées et pourtant intimement liées. La première entremêle deux voix. Celle d'un « Ils » d'abord. Ils, qui perdent leur chemin, se perdent eux-mêmes, se font grignoter impuissants par le quotidien, et dont les liens aux autres se brisent insidieusement. « Chaque jour un nouveau mot se dérobe à eux, ils ne comprennent plus les phrases auxquelles ils doivent obéir ». Et puis il y a cet « Ici » qui t'accueille en son sein étincelant de propreté et de contrôle. Cet Ici qui ausculte et solutionne, qui régule et répare, qui te propose avec une bienveillance d'être « la barrière de tes débordements. Le ciment pour combler tes lacunes ». La seconde partie met en scène un « IL » irrésistible, bavard et solaire, capable de faire s'arrêter la pluie d'un doigt, et IL entraîne dans son sillage un homme entre parenthèses qui a déjà presque cessé de vivre. Alors IL l'accompagne dans une folle promenade, et, d'un coup, fait rentrer de l'air dans ses poumons. « Enfin quelque chose a mis fin au tangage. À l'envie de vomir mécanique et permanente. Enfin on redécouvre qu'il y a du vertical ». Ainsi, Mariette Navarro offre au lecteur un espace de projection, construit un dispositif formel subtil et maîtrisé où percent l'intime, la douleur, la violence et la joie. Rien de plus vrai, rien de plus touchant : « Tu gueuleras, on te bousculera, te plaira, en te frôlant on hurlera de désir et ce sera déjà pas mal pour la première nuit ».

Article publié sur le site *Livres-addict.fr*, juillet 2016

C'est un texte comme une battue rageuse. Un texte où les mots se percutent et les temps se télescopent. C'est une adresse impérative, une succession d'injonctions, déguisées en questions, mais péremptoires, toujours, et castagnées. C'est un texte qui exige et n'accorde pas de répit.

C'est un état des lieux accablant auquel succède une envolée allègre, solaire et jubilatoire.

Ce texte est composé de deux parties distinctes qui se présentent comme des hypothèses, des options ou propositions de vie.

La première partie décline les états et modalités de ceux qui vivent sur un mode docile, soumis et désubstantifié. Deux graphies alternent : l'italique qui met en jeu et en scène un « ils » indéfini

et représente l'infra-humanité réduite à seulement obéir, et un « tu » injonctif sur qui pleuvent des adresses comminatoires, des impératifs auxquels se plier sans sommation. Vies balisées et fliquées dans un territoire quadrillé et barbelé.

Le second volet est un contrepoint salubre et salvateur. Soudain, au cœur de ce brouet indistinct et écrasé, se lève un homme, un Il fantasque et vibrionnant qui oppose sa joie foncière et sa liberté inaliénable à toute tentative de réduction et d'incarcération. Le texte devient alors insurgé, il se mue en traité d'insoumission à l'usage des âmes séditieuses qui ont la vie chevillée au corps.

Dans les deux parties du diptyque, la langue, précise, martelée, incantatoire, qui colle au plus près des sensations, fait merveille.

Une lecture salutaire en ces temps délétères.

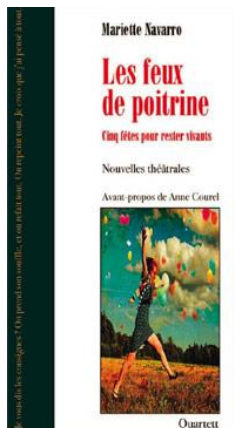
Extrait vidéo

Interview de Mariette Navarro sur Radio Univers, février 2017, par Diane Giorgis



[Écouter le podcast](#) (durée : 29 min)

Les feux de poitrine, Quartett, 2015



Une fête pour celui qui revient de loin et qu'on ne veut plus perdre, une fête organisée par des enfants et qui ne s'arrête plus, un mariage où l'on se rencontre et se plaît, jusqu'à la fête de victoire et la liesse autour d'un feu sur une plage : *Les feux de poitrine* sont une suite de nouvelles théâtrales, instantanés sur des moments que l'on s'efforce de rendre collectivement hors du commun, dans un bras de fer permanent avec la mélancolie. Et de pièce en pièce, de chœur en chœur, on passe progressivement du froid au grand feu de l'été, de la lutte contre le découragement à l'envie de se réjouir tous ensemble d'une saison nouvelle. Les feux de poitrine ont été écrits pour rassembler sur scène des adultes, des adolescents et des enfants.

Extraits de presse

Article publié dans le magazine *Le Matricule des Anges*, mai 2015, par Patrick Gay-Bellile

THÉÂTRE CRITIQUE

Danser la vie

Et si l'avenir était une fête ?
Le bonheur, vu par Mariette Navarro, en six pièces.

Il faut commencer la lecture du livre par l'avant-propos d'Anne Courel, directrice licenciée du Théâtre Theo Argence de Saint-Priest. C'est elle qui a sollicité Mariette Navarro pour venir travailler avec l'équipe de La Fabrique : « *chantier de création ouvert sur la ville, s'inventant avec les gens au cours de réunions publiques, il avait pour objectif de tisser du lien entre des auteurs, des artistes et des habitants sur scène et en coulisse, autour de pièces à jouer, à voir, à lire, reliant au quotidien la programmation à des ateliers participatifs gratuits, ouverts à tous.* » Tout un programme... Les dernières élections municipales ont mis fin à cette utopie en acte, le nouveau maire reprochant à Anne Courel une programmation trop contemporaine et pas assez proche des gens. Il faut se reporter au bel article de Barbara Métais-Chastanier paru dans *Libération* le 1^{er} décembre 2014 pour décrypter les faits et les propos tenus. L'équipe de La Fabrique décide donc en 2013 de travailler sur le thème du bonheur. Et en 2014, Mariette Navarro accepte de devenir l'auteur du projet. Le résultat, c'est *Les Feux de poitrine*, qui paraît aujourd'hui, et que l'auteure appelle des Nouvelles Théâtrales. Six petites pièces donc, six fêtes pour rester vivants. Et ces textes qui parlent à l'envie de la fête, de toutes les fêtes, en sont une également. Portés par une écriture légère, joyeuse, pleine d'humour et d'envie de rire, ils adressent au monde un regard souriant. Et racontent une envie pressante : « *On rehausse tout d'un ton, on rend tout encore plus beau, encore plus vif, encore plus vrai. Le bleu on le rend plus profond. Le blanc, on le rend plus brillant.* » Une urgence aussi : celle d'une jeunesse qui n'a pas peur de ses rêves et de ses utopies, qui s'attendrait « *d'un pont ou d'une plage, un endroit qui a du charme où on peut mettre les pieds dans l'eau* » et qui remplirait le ciel de ballons si c'était encore possible. Tout commence par « La Fête du Retour » ou comment tout changer sans rien casser, et remplacer les meubles anciens par les mêmes mais en plus neufs. Pour accueillir celui qui revient, encore blessé peut-être, celui qui nous fait faire du souci et pour qui l'on danse. « La Fête des Neiges » ensuite, dont les enfants réécrivent la marche du monde à condition que tout le monde joue. Et puis « La Fête du plus Beau Jour de notre Vie » ou comment décider d'être heureux et « *pour cette date faire le pari de l'incroyable.* ». « La Fête Électrique » est pour Mariette Navarro l'occasion d'un bel exercice d'écriture : énumérer toutes les composantes d'une fête depuis son début (« *les débardeurs, les sueurs, les parfums bon marché pour hommes adolescents, les parfums bon marché pour femmes adolescentes, les maquillages bon marché, les barrettes, les gourmettes* ») jusqu'aux « *corps enlacés, les corps seuls, les voisins levés tôt, les voix dans la rue, la bouche sèche, le repas du dimanche.* » Et puis c'est « La Fête du Petit Matin » et son désir de vivre à deux les heures blanches de l'aube. Et enfin « La Fête du Feu », véritable apothéose, point culminant des rencontres entre les êtres, les jeunes, les vieux et les bébés, comme un immense happening animé par le désir illimité d'être ensemble et de partager le bonheur inouï d'être vivant. Comme un nouveau monde à découvrir à côté de nous, si proche, si simple qu'il suffit peut-être d'ouvrir les yeux pour y croire.

À une époque où les textes ont plutôt des couleurs grises, sombres et même noir foncé, et l'on peut comprendre pourquoi, cela fait tout de même un bien immense de voir ou d'imaginer ce groupe de jeunes gens vouloir faire la fête, de manière parfois un peu volontariste, mais avec l'idée que tout est possible, que le monde s'invente chaque matin et que chacun peut y prendre sa part. « *Et demain ? Demain on attendra le lever du soleil. On ne le laissera pas repartir de sitôt.* »

Patrick Gay-Bellile

LES FEUX DE POITRINE
DE MARIETTE NAVARRO
Quartett, 96 pages, 11 €

Article publié sur le blog théâtral « Le Souffleur », avril 2015

Divisé en cinq séquences, cinq hypothèses de fêtes, l'auteur nous brosse le portrait de l'évènement que l'on crée « pour rester vivant ».

Ce texte, fruit d'une commande passée par Anne Courel et la compagnie Ariad permet à Mariette Navarro de percer dans son écriture mêlant dramaturgie théâtrale et prose classique. Les personnages n'existent que le temps d'une séquence et disparaissent pour laisser place aux suivants, qui reprennent le flambeau de ce feu qu'il ne faut pas éteindre, pour raconter la nécessité de la fête. On y parle de l'instant de la cohésion sociale, de la rencontre, du jeu du paraître et des masques qui corrompent certaines identités, celles des figures tristes qui préfèrent se tenir à la marge de l'engouement général, et rester seuls. Et avancer seuls. Il y a souvent une démarcation bien nette entre le chœur (des enfants, des proches, le chœur du plus beau jour de notre vie, celui des adultes invisibles) et l'individu qui, un soir de fête, vit un véritable choc.

Comme « Lui », qui revient dans La fête du Retour, se faire fêter par des proches qu'il n'a pas vu depuis longtemps, et qui veulent bien faire, le met à l'aise. On comprend qu'il sort de l'hôpital, on comprend que son rapport à la vie est terni, qu'il n'attend plus les mêmes choses. Mais pour faire bonne figure, il reçoit cette fête, la supporte. Finalement, cela devient un difficile face à face, une confrontation entre deux aspirations de l'existence qui ne peuvent s'entendre réellement.

Il y a ce marcheur et cette marcheuse dans La fête des neiges qui débarquent dans une rêverie inspirée de celle du Grand Meaulnes. Une fête de l'enfance, de l'émerveillement, un temps suspendu. Mais quand il veut avancer, elle veut rester. Ils ne se comprennent déjà plus et la fête achève de les séparer.

Écriture douce-amère, flot de paroles précis et qui porte. Il y a là comme la nostalgie de quelque chose qui aurait dû advenir, mais n'est pas arrivé. Ou de fêtes qui se terminent trop tôt, et entraînent avec elles la fin de la jeunesse, de certains possibles, d'une insouciance. Le quatrième texte intitulé « La fête électrique » en atteste. Inventaire alternant les tournures nominatives et infinitives, elle parle de la fête à laquelle chacun est appelé à participer, celle qui fait le lien entre l'adolescence et le début de l'âge adulte, celle qui commence tôt le soir et finit tôt le matin. Quand les corps n'en peuvent plus et qu'ils ont déjà vieilli d'avoir joué de tous ces désirs de poitrine, de cœur, de ventre.

Enfin, il y a ces hypothèses de fête laissées au libre jugement du metteur en scène, qui pourra en faire des fêtes transitoires. Des sortes de flashes visuels qui racontent des fêtes intérieures : le moment où l'on va dire quelque chose d'important et que le corps s'affole, l'instant où l'on traverse une foule en liesse et que le corps s'électrise, un événement mystérieux qui réunit, rallie à la même énergie, au même feu.

Tous ces instants universels, pour rester vivants.

Extraits vidéo

Interview de Mariette Navarro sur le site « theatre-contemporain.net », avril 2016

Présentation :



[Voir la vidéo](#) (durée : 4 min)

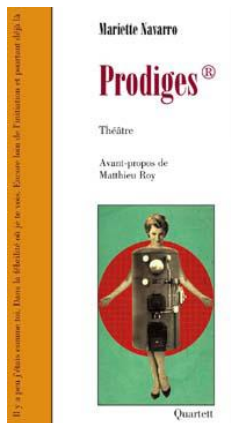
Interview de Mariette Navarro sur le site « theatre-contemporain.net », avril 2016

Influences littéraires :



[Voir la vidéo](#) (durée : 1 min)

Prodiges®, Quartett, 2012



Qui pourrait déceler dans le corps du texte de *Prodiges* ce qui appartient aux argumentaires de vente à domicile bien maîtrisés et ce qui relève de l'expérience personnelle et intime des vendeuses ? Personne. La puissance d'écriture de Mariette Navarro réside dans cet art d'inviter les slogans publicitaires à s'immiscer dans les espaces privés de chacune de ces femmes. En usant de ces référents, elle déploie la mécanique implacable de notre conditionnement.

Extrait de presse

Article publié dans le quotidien *Libération*, 2012

MARIETTE NAVARRO
Prodiges®
Quartett, 94 pp., 11 €.



Pour son tout premier livre, *Alors Carcasse*, paru l'an dernier chez Cheyne Editeur, Mariette Navarro vient de recevoir le Prix Robert Walser

2012, récompense précoce et peu fréquente pour un texte proche de la poésie en prose mais en marge de tous les genres. Dramaturge de formation, elle est aussi auteure pour le théâtre. Après *Nous les vagues*, récemment portée à la scène par Patrice Douchet au Théâtre de la Tête Noire, *Prodiges®* est sa seconde pièce. Dans ce huis clos en un seul acte, une concessionnaire et une monitrice doivent initier une débutante aux secrets de la vente à domicile. Les fameux ustensiles de cuisine révolutionnaires y tiennent pourtant un rôle accessoire. Dans leur effort de persuasion, ces femmes sont moins préoccupées par la nature de leur commerce que par le modèle social qu'il leur offre, sorte de rêve américain que leur langage doit cimenter. Sauf que ce genre de prodiges est déjà une marque déposée. Elles s'épuisent donc dans une rhétorique qui se dérègle peu à peu, tissée de fantasmes normés, de vulgates psychologiques et de toutes les voix off de la société de consommation dont elles recrachent l'indigeste mélange.

Extraits vidéo

Interview de Mariette Navarro sur le site « theatre-contemporain.net », février 2016

Le contexte menant à l'écriture :



[Voir la vidéo](#) (durée : 2 min)

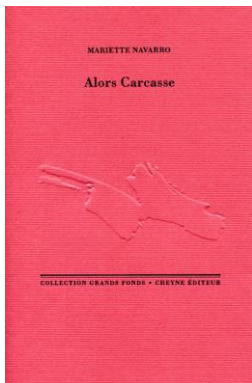
Interview de Mariette Navarro sur le site « theatre-contemporain.net », février 2016

Les difficultés d'écriture :



[Voir la vidéo](#) (durée : 1 min)

Alors Carcasse, Cheyne éditeur, 2012



« Mais qui est donc Carcasse, personnage aussi fragile qu'obstiné, qui se tient debout sur un seuil, dont on ne sait rien sauf qu'il voudrait le franchir et qu'il ne sait ni pourquoi ni comment le faire ? Curieux personnage vide, au nom improbable et sans fonction, mais qui vit intensément, riche paradoxalement de désirs, d'attentes, de craintes, de refus. C'est comme s'il n'existait pas encore tout à fait et pourtant, comme on dit, il se pose là, trouble, dérange, fait obstacle.

Allons, une chose est sûre, Carcasse nous ressemble étrangement, qui cherche une présence si maladroitement, si avide d'humanité dans sa demande incertaine et naïve. Avec humour, par traits et mouvements successifs, Mariette Navarro peint ici un rejeton du Plume de Michaux aux prises avec le monde, avec les autres, avec l'époque : Carcasse voudrait être contre, mais doit faire avec. Et si cette embarrassante contradiction était, pour Carcasse comme pour nous, le seuil à franchir ? »

Jean-Pierre Siméon, directeur de la collection Grands fonds.

Extrait de presse

Article publié sur le site *Le Temps*, avril 2012, par Éléonore Sulser

Carcasse, c'est vous, c'est moi. C'est un corps mais pas seulement. C'est une entité vivante qui tâtonne, hésite, balance, grandit, se retire, doute. Un peu à la manière d'Henri Michaux, Mariette Navarro s'installe dans cette Carcasse pour interroger le monde. Elle l'étend aux dimensions du globe, lui donne des humeurs sismiques et météorologiques : « Alors l'air gonfle Carcasse et fait ce qui lui plaît dans ce territoire qu'il s'invente ». Puis elle rétrécit Carcasse à l'échelle humaine : elle se tient sur le « seuil » de l'univers et des choses, n'osant pénétrer tout à fait dans une « époque », la sienne, qui lui semble menaçante, d'ailleurs « plusieurs cherchent la faille et bousculeraient bien Carcasse », entravant ses projets d'extension...

Ce texte a « enthousiasmé » le jury du Prix Robert Walser, attribué tous les deux ans. Le jury a salué la « force et la particularité » de l'écriture de Mariette Navarro. Outre son activité d'écriture, Mariette Navarro est dramaturge.

Extrait vidéo

Interview de Mariette Navarro sur le site « *theatre-contemporain.net* », juin 2016



[Voir la vidéo](#) (durée : 5 min)

Contacts :

Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté
Site Besançon : 25, rue Gambetta - 25000 Besançon
Tél. 03 81 82 04 40
Site Dijon : 71, rue Chabot-Charny - 21000 Dijon
Tél. 03 80 68 80 20

- Géraldine Faivre, cheffe de projet Vie littéraire – Les Petites Fugues
g.faivre@livre-bourgognefranche.comte.fr
- Nicolas Bigaillon, assistant Vie littéraire – Les Petites Fugues
n.bigaillon@livre-bourgognefranche.comte.fr
- Marion Masson, chargée de mission Vie littéraire & Développement des publics
m.masson@livre-bourgognefranche.comte.fr
- Marion Clamens, directrice
m.clamens@livre-bourgognefranche.comte.fr

Site Internet : livre-bourgognefranche.comte.fr
Site Internet du festival : lespetitesfugues.fr



**Agence Livre
& Lecture**
Bourgogne-
Franche-Comté